

T'as voulu voir Hossegor, on a vu Hossegor... 🎵...

... Hossegor dans les Landes, l'une des destinations de vacances d'été 2021, privilégiée par les Français...

Des images et des photos d'Hossegor sur Facebook, Twitter, Instagram, ayant été 37,5 millions de fois vues et partagées !...

Du délire !

Du coup, le moindre "clampin" nul en Géo sait qu'Hossegor est situé sur la côte landaise.

Hossegor, le lieu de vacances cette année 2021, où il faudra avoir été, vu, filmé, selfié... En VTT sur une piste cyclable, sur la plage avec sa planche de surf, suçant un cornet de glace "triboule", ou encore à la terrasse d'un restaurant devant un plateau de "fruits de mer"...

Hossegor, environ 4000 habitants hors saison estivale, mais 50 000 résidents en juillet août tous les ans, et peut-être jusqu'à 100 000 cette année ?

... Je n'irai point, habitant du département des Landes que je suis, un seul jour une seule fois en juillet août 2021, à Hossegor... Dont j'avais fait en 2002 dans la rédaction de Grand Hôtel du Merdier – l'un de mes livres – en un passage ou chapitre - une ville "Hausse Gare" où se tenait un festival et salon du livre de mon imagination, très atypique, et plus que décoiffant, assez "surréaliste"...

J'imagine aujourd'hui, 19 avril, alors que le covid nous confine encore dans une surface géographique de dix kilomètres de rayon...

Une famille composée d'un couple lui 35 ans elle 33, avec 3 enfants de 6, 8 et 10 ans...

Demeurant dans un grand immeuble de 15 étages d'une cité de Cergy Pontoise... Ils ont loué quinze jours un mobil home dans un camping proche d'Hossegor. 1200 euro la semaine, réservation dès le mois de février dernier, il ne restait plus que 2 hébergements disponibles...

Les voilà partis, dans leur Duster Dacia, un matin de juillet, effectuant le trajet par l'A10 puis par l'A 63... Avec vers 18h dès avant l'entrée de la rocade de Bordeaux, un ralentissement bouchon carabiné, trois heures pour rejoindre par la rocade, l'A 63...

... Une précision avant de poursuivre :

Le couple, lui 35 ans, il bosse dans le "design" et elle 33 ans, occupe un poste de responsabilité et de gestion au Conseil Régional d'Ile de France... Ce ne sont donc pas des "fauchés" (rire)...

Le "grand immeuble de 15 étages" à Cergy Pontoise, est situé dans un quartier "résidentiel"...

Ils disposent d'un garage privé pour leur Duster Dacia.

Ils auraient bien loué une maison sur Hossegor ou à proximité, pour 15 jours, mais en février déjà tout était retenu, il ne restait plus que ce mobil home dans un camping et il "fallait faire fissa/fissa" pour effectuer sur smartphone paiement carte bleue certicode plus, cette réservation "à l'arrache"...

... Je poursuis...

Ils partent chargés à bloc, des bagages et divers équipements de loisir fixés sur deux barres galerie sous une bâche, les trois vélos des enfants sur un porte vélo "Feu Vert" (fixation par 4 sangles), la moitié de la banquette arrière réservée à un entassement d'autres bagages, les trois enfants compressés sur l'autre moitié de la banquette arrière... Et... Dans la partie coffre fermée par une grille de séparation... "Toutou", un gros bouvier des Flandres de 36 kg...

Vers midi, dans le parcours, sur une aire d'autoroute saturée, ils parviennent à trouver une place mais il faut pour "faire pisser et promener Toutou", descendre les vélos et le porte vélo "Feu Vert" afin de pouvoir ouvrir la porte (hayon) du coffre...

... J'abrège l'histoire" ...

Durant les quinze jours qu'ils passent à Hossegor, et lorsqu'ils doivent prendre leur voiture avec Toutou dans le coffre, le gros problème c'est de trouver un stationnement à l'ombre, ce qui s'avère extrêmement difficile voire quasiment impossible, vu le nombre de véhicules en ville, dans les parkings...

C'est que Toutou, on ne peut l'amener partout!

À Cergy Pontoise, ils ont une voisine à l'étage où ils habitent, sur laquelle il peuvent compter dans la journée, pour "sortir Toutou" à plusieurs reprises...

Mais dans le mobil home au camping, laisser seul trop longtemps Toutou, n'est pas envisageable...

... Je rallonge un peu...

Un soir ils se rendent à un Toro Piscine (Gala Comico Taurin)... Jean-Guy, de Cergy Pontoise, notre vacancier à Hossegor, de 35 ans, en pleine forme, volontaire pour l'un des jeux, gagne le Prix de la Soirée, il est acclamé, sa prouesse est annoncée par l'organisateur du Gala Comico Taurin, d'un puissant haut parleur... Sa femme est embrassée par toute l'équipe organisatrice, par le Maire et les personnes du Conseil Municipal ; une vidéo est envoyée sur Facebook où l'on voit le Jean-Guy, de Cergy Pontoise, passer à plat ventre sous la vache avec 50 centimètres d'eau au dessus de sa tête et de son dos, au moment où un gros dinosaure est placé dans la piscine devant la vache...

Trois heures dans le coffre de la voiture, c'est un peu long pour Toutou...

"L'a choué, Toutou" !

Petit dérangement intestinal... Il faut dire que les croquettes de la Supérette du camping, c'est pas de la première qualité !

Fin de l'"histoire"... Par anticipation... On est en avril...

Le salon du livre à Hausse Gare

[Extrait de "Grand Hôtel du Merdier", texte écrit en 2002, publié en 2007]

... De début mai à fin juin en 2002, alors que je me trouvais en tant que "brigadier EAR" (remplaçant) à la poste de Laluque (Landes "Océanes", nom du Groupement Postal à l'époque); je trouvais la journée "fort longue" (de 9h à midi et de 14h à 16h), je ne voyais "pas un chat" sinon la jeune femme secrétaire de mairie et une autre jeune femme qui tenait le restaurant du coin, un "routier"...

Pour "meubler ces longues heures", je rédigeai, selon l'inspiration qui me venait, par épisodes, ce texte "Grand Hôtel du Merdier", sur des feuilles A4 tapées au clavier de l'ordinateur du bureau, et sorties de l'imprimante...

Soit dit en passant, je rédigeais aussi des “documents pirate” que j’expédiais, par la “sacoche”, à mes copains brigadiers EAR, et il arrivait que mon Directeur du Groupement, Monsieur Demailles, “tombe” sur l’un ou l’autre de ces “documents pirate”... Cependant mes “plus gros ennuis avec la Direction Postale” ne vinrent point de ces “documents pirate” mais plutôt de mon soutien à la grève des Brigadiers et aux “manifs” devant la Grande Direction de Mont de Marsan, et d’une contestation de la “politique commerciale de la Poste”...

Demailles, il voulait bien “discuter avec moi”, il “prenait note” de mes réflexions et de ce que j’exprimais dans les “documents pirate”... Mais, il “encadrait” pas les actions contestataires que je menais...

Voici le texte, extrait de mon livre :

[D:\Mes livres\Grand Hôtel du Merdier.pdf](#) pages 56 à 59

... On a vu ces jours ci à la télé, au journal de 20 heures, des milliers de livres au pilon, concassés par des pelles mécaniques. Les gros engins tournoyaient comme des coléoptères géants autour de montagnes de livres écrasés. De ci de là, l’on discernait quelques titres, des noms d’auteur et même des bandes rouges pour des livres primés... Au pilon ou à 1 euro dans les déballages d’un vide grenier, tel est le destin probable d’un livre, fût-il écrit par un Philippe Sollers, un Zébu ou un Pou, vitriolé ou ciselé...

Depuis que des douzaines de wagons de livres se bouscuaient en entrechats saccadés sur la voie ferrée où jadis Léo Ferré chantait pour arrêter les convois plombés des grands express intercontinentaux parce que les casquettes dorées des contrôleurs branlaient les enluminures des personnes alitées de marque, la petite gare replète aux murs barbouillés d’escarbilles et de dépôts calcaires vésiculeux ne se dressait à ciel béant que sur un seul et même niveau.

Tapissé de romans désuets et d’opuscules ivres de postérité requinquée, le hall d’accueil ouvrait ses pas et ses dires perdus aux farfadets guindés qui dansaient des gigues endiablées autour de titres fabuleux dont l’éminent destin pluriel retombait en cascades de redondances et de pléonasmes... Et d’outrecuidances sapées à la base mais fortes en sucres épicés.

Cette petite gare fut pour la circonstance agrandie et rehaussée d’un second niveau. Il fallait ici dans les milieux chic du Show bizz et des marginalités dévoyées, un salon qui pue le fric, l’arnaque, la claironnade et les prix littéraires.

Conviés, choyés, hébergés en quatre étoiles, la rose au cul, les gougnaftiers aux doigts boudinés, les jeunes dandys au profil aquilin et à la crête fiérote, les aigrefins à la plume sarcastique et servile, les auteurs cons et nus dans leurs fringues bariolées, les Huiles et Soushuiles de la culture kitsch inféodée aux normes de la pensée universelle, les nouveaux cuistres de l’écriture branchée, les poètes et les romanciers « Ah t’y piques et t’en reprends », les libraires et les maisons de la presse qui ne commandent pour leurs rayons que ce qui braie bien et se vend comme des petits pains, les éditeurs qui farandolent de nouvelles séries pour Virgin, mégastores et multimédias ! De gentils mais virulents péquenots au cervelet explosif qui présentaient des œuvres décapantes, décrassées d’inhibitions et pondues à la sueur solitaire, furent ulumunus des sphères officielles et même bannis des galaxies aux éclopements reconnus. Ils eussent pu les véroleux, les pandores de la culture bêta bloquante, les mafieux et les officieux aux loupiotes chiasseuses, en coordination et en circonvolutions avec les architectes et les

archiprêtres des grands espaces médiatiques, concevoir un vaste loft dans les greniers démesurés de la gare désaffectée. Ils optèrent pour un vaste hall sur une idée d'Haulocauste, le créateur des indésirables et des métèques honnis du grand public purléché de petites langues expertes en suceries anesthésiantes.

L'on rehaussa donc un vieux hangar à locomotives qui par le passé, était cependant moins noir de suie que les nouveaux temples des exceptions culturelles et des salons perclus de métastases de certitudes.

La première année, le salon du livre à Hausse Gare attira non seulement les plus éminentes personnes alitées sur les sofas académiques mais aussi et surtout de longues théories entremêlées de gueux pieux ou iconoclastes transis de fièvre cérébrale dont les œuvres antistaches et porphyriques pour ne pas dire empiriques furent commentées, vaporisées, insecticidées, décortiquées puis proposées à des monsieur madame Lambda la trentaine hautaine, à de jeunes et rutilants quoi qu'insignifiants damoiseaux au visage criblé de piercings, à des filles ventilées au souffle chaud de juillet qui bandaient de tous leurs petits seins en sortant d'un match de stirk bole...

Car c'était là tout un symbole de venir traîner ses basques en ces lieux chiquement prisés de la culture branchée. Ah ce que ça puait chic et ce que ça foutait le vertige, toutes ces robes cintrées, ces visages typés, ces regards de jais, ces foudres enivrantes d'humeurs bandantes jaillies d'intimes petits creux !

Y'avait près des WC un clodo égaré, la cinquantaine en berne, aux afféteries diluées, fuselé dans son jean le plus clean qui, discrètement hahanait de régal en frôlant les étoffes et les ceintures d'évanescentes créatures.

Cibsen Yégui, le clodo littéraire, était venu à Hausse Gare pour humer, reluquer, fantasmer, perforer de pensées assassines, maudire tous ces branchés mais aussi se vautrer de toute son âme dans les luminescences et les éclairs de convivialité des visages à boire... Et encore pour tenter de vendre quelques exemplaires de son dernier opuscule intitulé « Terreurs analphabètes à l'écoute de confidences insoupçonnées ».

Les Autorités avec condescendance, autorisations caramélisées, sourires narquois et carquois emplis de fléchettes au cyanure, lui avaient accordé en catimini et mini congratuleries sans l'accord des cénacles redondants repus de reconnaissances et de lauriers avariés, un très modeste strapontin bancal en molesquine frelatée en bordure de l'allée centrale.

Le clodo se tortillait le cul sur son inconfortable strapontin tout en lorgnant d'un œil affamé et d'un esprit chagrin les grandes silhouettes emplumées et parfumées de l'intelligentsia de la Côte Ouest tournoyant comme des pies tout ouïes tendues jusqu'au bout de leur plumage encore baveux de postillons de ramage.

Trois exemplaires du vitriolant opuscule méconnu piaffaient sur des genoux mus d'une féroce envie de pisser mais les regards et les visages chic semblaient peu enclins à se jeter goulus sur d'aussi énigmatiques confidences insoupçonnées et participèrent de tout l'imaginaire de leur contenu aux élucubrations libidiniques du SDF littéraire qui n'avait pas prévu de couches et se pissa gélatineux, longuement et par jets saccadés en plein futsal à l'instant même où l'épaule mate et nue d'une jolie brune aux yeux émeraude se pencha distraitemment et sans conviction sur le titre de l'opuscule. L'épaule mate et nue s'en fut, les robes chic s'évaporèrent dans la houle de la foule composite, les petites écharpes aux couleurs chatoyantes nouées comme des cravates cessèrent de faire perler des gouttes de joie aux orifices de l'imaginaire du clodo dressé tel une obélisque sous un ciel de roche et de métal qui ne s'ouvrirait jamais, les nuques

blanches aux petites taches de son des filles pavoisées de cosmétiques révolèrent les derniers effilochements d'espérance de succès contre la rétine haletante d'un œil désormais décoloré...

Les indécences des élus de l'écriture, les arrogances des critiques littéraires, les succès de la saison qui fusaient, les autographes à la hâte, les haleines épicées aux relents de croustillades, de gaz de spiritueux et de tabac, tout cela ne fut bientôt plus qu'une mascarade d'œillades, de perversité et d'affèteries...

Les trois exemplaires ne se vendirent point et le salon battit son plein comme tous ces orchestres au cœur de pieuvre détonnant des sons congrus ou incongrus reconnus. La seconde année, il plut très fort et il fit froid. La féminité, exquise mais soumise à la loi du marché et aux valeurs du monde, faisait encore rêver à l'excès... Mais vautourette et platicôtante dans sa réalité crue et nue, elle demeurait un leurre et seuls se vendaient les œufs bien calibrés même mouchetés de fientes, du poulailler officiel dans lequel se pavanaient les gros dindons au petit bout de cul satiné ouaté.

L'espérance

... L'espérance est vue d'ordinaire comme la clarté naissante venant avec le jour qui pointe, mais ce n'est pas tout à fait cela :

Déjà, l'on s'aperçoit que le jour qui vient n'amène pas la clarté faisant disparaître l'obscurité... Ce qui fait la réalité et la beauté de l'espérance, c'est la force qui l'anime, et cela d'autant plus que l'obscurité de la nuit dont on ne sait si elle est finissante, est difficile à percer ; ou que la clarté du jour venant se fait si éblouissante qu'elle rend le regard non voyant...

En somme, l'espérance, la vraie, la plus belle, la plus motivante, celle qu'il faut avoir... C'est celle qui parvient à rendre voyants nos yeux, alors que l'obscurité se fait toujours et encore davantage, pesante, et que la lumière dans sa vivacité accrue, nous rend aveugles...

Une réflexion sur la crise du covid ...

... Une société ne peut continuer à fonctionner avec la crainte permanente de devoir gérer, devoir prendre en compte, la difficulté qu'il y a, à sauver, protéger, avec les moyens, la technologie, l'organisation, les structures dont elle dispose, forcément limités ; une petite minorité de gens, en l'occurrence lors d'une épidémie, ou d'une pandémie... Et plus généralement lors d'une suite ou de la venue d'événements dramatiques, tels qu'une catastrophe climatique, tempête, sécheresse, grand froid, inondation, en un espace géographique étendu...

Dans la crise du covid que traverse la société depuis 14 mois, une crise qui intéresse toutes les sociétés du monde quoique différemment selon que ces sociétés soient économiquement développées avec le mode de vie qui est le leur, ou en voie de développement avec encore ce qui leur manque et ce dont elles souffrent ; la grande crainte est celle de devoir gérer avec des moyens limités, un nombre trop important de malades du covid ayant besoin de soins intensifs et prolongés dans les centres hospitaliers...

Il est clair que, même en augmentant le nombre de lits en services de réanimation dans les hôpitaux, même en se dotant des moyens nécessaires, en personnels soignants et en technologies médicales... Qu'il arrive un "point critique" à partir duquel, avec une augmentation prolongée et plus forte de malades ayant besoin de soins intensifs, il n'est plus possible de continuer dans les meilleures conditions, à sauver des gens...

Autrement dit, dix mille personnes atteintes du covid, en réanimation, en France, on peut y arriver... Mais cinquante mille non...

Avec la progression de la vaccination jusqu'au jour où plus de 60% de la population en France, aura reçu les 2 doses, et avant même que cet objectif soit atteint, il va arriver un moment où notre société cessera de craindre de devoir gérer, devoir prendre en compte cette difficulté qu'il y a, à sauver, protéger une minorité devenue très réduite, de malades du covid ayant besoin de soins intensifs... Et qu'en conséquence notre société fonctionnera de nouveau comme elle fonctionnait avant la crise du covid.

Pardon de dire cela mais je le dis : pour quelques futurs malades du covid, non vaccinés, qui auront fait le choix délibéré de ne pas se faire vacciner – après tout c'est leur droit au nom de la liberté individuelle dans un pays de démocratie – mais également pour des non vaccinés "par négligence ou indifférence"... On va pas continuer à nous "pourrir la vie" avec encore des restrictions, des contraintes, faire attention tout le temps, porter le masque, etc... !

... Pouvoir "sauver tout le monde" quand bien même ce "tout le monde" ne deviendrait plus que "encore quelques uns" – lesquels "quelques uns" seraient tout de même responsables de leur malheur (en ne se faisant pas vacciner contre le covid)... Est "utopique et déraisonnable", fondamentalement injuste – et révoltant- dans la mesure où "tout le monde" non atteint du covid – et ayant moins de chances de le contracter – devrait continuer à se conformer encore aux mêmes restrictions et contraintes, et cela autant que ces contraintes et restrictions soient "allégées"...

De toute manière, cela "cadrerait très mal" avec l'hypocrisie qui règne dans cette société, avec notamment ce soit disant "respect de la vie" et "ne laisser personne sur le carreau" et, au contraire ce que l'on voit dans la réalité, à savoir que des gens sont "vraiment/vraiment laissés sur le carreau" !

"Pas dans les valeurs de la France! Pas dans notre philosophie de la vie de sacrifier des gens" – dicit Emmanuel Macron... Bon d'accord, l'on peut souscrire à cette idée là! C'est oui, une "belle et bonne idée", on ne peut dire le contraire !

Mais... Seulement voilà : "y'a de belles idées qui coûtent fort cher à une société !" ...

Cela dit, avec la "panthère" les "idées" qui vont changer la politique et la vie des gens en France", vont ces idées là, coûter aussi fort cher à la société française !

La différence entre "exprimer sur la Toile" et "exprimer dans un espace entre personnes présentes"

... Ce que l'on exprime ou montre, sur la Toile, que ce soit dans un blog, sur Facebook, Twitter, Instagram... Et cela lorsque l'on s'y livre assez souvent, à exprimer, à montrer, et depuis

plusieurs années... À exprimer tant et tant de choses ordinaires de la vie, ou d'un tout autre ordre notamment sur un sujet d'actualité, pour développer une pensée nous venant...

N'est-ce point comme si l'on se trouvait devant un mur – en l'occurrence l'écran d'un ordinateur – mais un mur en quelque sorte qui ne serait pas un mur ou une cloison fait d'une matière solide, en briques, en bois, en contreplaqué, en métal, ou un simple écran... Mais un mur "transparent" (et donc traversable) au travers duquel ce que nous exprimons se diffuse dans un espace dont on ne discerne pas les limites, un espace dont on sait qu'il est empli de personnes dont on ne voit pas les visages, ou dont on voit seulement par une image d'eux, apparente, ce qu'ils peuvent être... Et pour bon nombre d'entre eux, que l'on ne rencontrera jamais ? ...

Il y a donc une réelle différence entre "exprimer sur la Toile dans un espace indéfini", et "exprimer en face de personnes que l'on a devant soi dans un espace délimité"...

La différence résidant dans la portée et dans l'impact, sachant que, de toute évidence, la portée et l'impact en face de personnes que l'on a devant soi, sont mesurables, visibles, identifiables, notamment par ce que traduit l'expression du visage, du regard de l'autre en face...

Sans doute l'impact et la portée de ce que l'on exprime, ont-ils "un peu plus de chances" de s'inscrire dans une durée, ou dans une mémoire, lorsque ce qui est exprimé l'est devant des personnes en face de soi...

Sur la Toile, vient cette impression d'un "vide" en face, du fait que l'on ne voit pas l'exprimé s'accrocher, dont on ne peut mesurer la portée ou l'impact... Et de surcroît, lorsque l'exprimé à l'instant, faisant suite à de l'exprimé des jours d'avant, et de tant encore de jours d'avant... Se dilue jusqu'à finalement devenir invisible, ou enfoui, tellement enfoui qu'il ne peut être retrouvé ou "remonté à la surface"...

... Il n'y a peut-être que le pouvoir, que la puissance de l'esprit, de la pensée, qui peut en quelque sorte "reconstituer" (façon de parler) une proximité physique entre deux ou plusieurs interlocuteurs...

... Sans aller jusqu'à des "Eurockéennes de Belfort", ou un "festival d'Avignon" ou à des "Francofolies de La Rochelle" réunissant des milliers de personnes...

Pourquoi pas... Des "Facebookéennes" de groupes d'amis, de "vivre échanger partager ensemble", ne serait-ce que pendant trois jours ou même une semaine ? Dans un lieu déterminé, avec une organisation, un hébergement collectif... En somme une vraie réunion ?

... Pour le moment, avec la crise encore persistante du covid, des "Facebookéennes de groupes d'amis" en un lieu déterminé et avec une organisation... C'est "plus qu'un peu difficile" !

... Mais par la suite, lorsque seront tombés les masques – et soit dit en passant – "bien d'autres masques, ceux là non covidien" ... Ce serait une expérience à tenter...

Un rêve, fin de nuit, mercredi 21 avril

... J'étais en tête, dans le peloton de tête, d'une course cycliste qui pouvait être le Tour de France, lors d'une étape dont la principale et réelle grande difficulté, résidait dans une section

d'environ trente kilomètres de descente sur une route non goudronnée, jonchée, recouverte par endroits, de gravillons, de sable, de petites pierres.

Ce Tour de France – ou ce qui y ressemblait – avait lieu dans une époque indéfinie, mais différente de celle où nous vivons aujourd'hui, et où les participants étaient en fait, davantage des “salariés” d'entreprises sportives, que des compétiteurs amateurs ou professionnels tels que ceux de l'époque d'aujourd'hui... Et en tant que “salariés d'entreprises sportives”, les participants devaient, selon la nature du contrat qui les liait à un employeur, se soumettre aux conditions imposées...

Dans la “politique” des dirigeants, la sécurité et même la vie des “employés”, passait pour “négligeable”, cependant, les plus hardis de ces derniers, recevaient des salaires plus élevés...

Toujours dans la “politique” des dirigeants, ce qui importait le plus, c'était l'audimat, c'était l'engouement du public pour des spectacles à très fortes sensations, ce qui, par le biais des publicités, des sponsors, générait des “mannes de bénéfices et de profits”, pour les lobbies du Cyclisme en l'occurrence, très côtés en Bourse... (Et leurs actionnaires)...

Je savais, pour l'avoir étudié sur la carte, la difficulté de cette étape, avec cette descente de trente kilomètres sur une route non goudronnée, dont la pente oscillait par sections, entre 12 et 15%, dont l'une des sections, de 300 mètres, à 40%...

Lors de cette étape, nous avons parcouru déjà une centaine de kilomètres, je me trouvais en tête du peloton de tête, mais cependant mes poursuivants n'étaient guère très éloignés de moi... J'arrive au début de la section de descente...

Je commence à m'engager, toujours en tête, à jouer des freins de telle façon à réduire ma vitesse le moins possible en évitant à chaque instant de déraper, et je sens que derrière moi, personne ne tente de me rejoindre...

Tout à coup, bien que je m'y attendais, surgit à ma vue, la dénivellation de 300 mètres à 40%...

Surpris, en une fraction de seconde je “réfléchis” – si l'on peut dire – à deux possibilités :

Soit freiner au maximum et me laisser glisser en dérapant lentement le long de ces 300 mètres, ou au contraire, lâcher les freins et effectuer, comme depuis un tremplin de piste de ski, un saut au dessus de la section, suivi d'une retombée sur les deux roues...

C'est cette dernière option que je choisis...

Je savais que lors de “Tours de France” précédents, de nombreux participants avaient vu leurs freins lâcher, le câble se rompant, et certains gravement accidentés...

La difficulté, c'était de parvenir, au moment de la retombée sur les deux roues, à jouer au mieux des freins, afin en retombant sur les roues, de rester en équilibre, et de continuer à avancer le long de la descente sans déraper...

C'est à ce moment “critique” que je m'éveille...

... La réflexion que je me suis faite après ce rêve :

Supposons que j'ai réussi sans faire de chute ayant des conséquences désastreuses, et que j'aie gagné l'étape...

L'“événement” fait un “buzz planétaire”... Les Télévisions, les journaux, les magazines, les réseaux sociaux, les médias... La “Totale” en somme...

Les Lobbies du Cyclisme se frottent les mains...

Podium...

Au moment de la remise du Grand Prix...

Grand bras d'honneur à m'en bleuir le creux du coude...

Je démissionne, "allez vous faire foutre"...

Me fais "cyclo-clodo-vadrouilleur sur les routes de France et de Navarre, et... Troubadour...



... Aucun singe, de n'importe quelle espèce de singe, "n'aurait l'idée" d'amasser plus de bananes qu'il ne pourrait en manger... D'ailleurs comment et où les entreposerait-il, d'autant plus par tonnes ?

En revanche, l'être humain est le seul "animal" sur cette Terre, qui, non seulement, a l'idée d'amasser des choses pour lui-même en tant par exemple, que "mâle ou femelle dominant", mais qui met l'idée d'amasser des choses pour lui-même à exécution... Et justifie son idée d'amasser autant qu'il lui est possible, en affirmant que ce qu'il amasse, ou plus précisément que la manière dont il amasse; que ce qu'il met en place, organise, gère, à l'échelle de toute la Terre, afin d'amasser... Constitue le moteur d'une économie pouvant permettre à tous les autres humains, d'amasser aussi, chacun d'entre eux... (Mais, il faut dire, avec beaucoup de diversité, de disparité, d'inégalités de fortune et d'accès, de possibilités)...

JE SUIS VOTRE DRAPEAU !!



... Léo Ferré disait : le drapeau noir – de l’anarchie – voulait-il dire... C’est quand même un drapeau...

Il n’était pas, Léo Ferré, “pour les drapeaux”, quels qu’ils soient (mais je pense plutôt : “dans la mesure où les drapeaux sont assimilés ou confondus avec des étendards” – lesquels étendards l’on se met en rangs derrière et on suit...

Cependant, le drapeau de la France, c'est bien sûr, un drapeau... Mais pas seulement un drapeau : c'est une Culture, un Art de vivre, une Histoire, une Géographie, une Littérature, des mouvements artistiques...

Anarchiste dans l'âme – mais surtout dans l'écriture sinon dans mon apparence – j'intègre dans “ma culture anarchiste” – si je puis dire, oser dire – La Marseillaise et le drapeau Bleu Blanc Rouge de la France !

Les “fameuses paroles” de notre chant national (un chant du Peuple à vrai dire) qui “choquent” certaines personnes avec “le sang impur abreuve nos sillons” ... Ne me dérange aucunement, bien au contraire, parce que le sang des gens qui veulent nous détruire et nous haïssent, est un sang impur!... Qu'il faut donc verser ... (Il faut se replacer dans le contexte historique de 1792 où les envahisseurs étrangers voulaient nous trouer la peau !)...

L'on peut être – ce que je suis, ce dont je me sens – “profondément Français” et en même temps “profondément citoyen du monde” !

... Cela dit, peut-être – je dis bien peut-être – y-a-t-il une autre option que celle de la violence - même de la violence la plus “justifiée” ou “légalisée”- et du “non pardon”, de la vengeance...

Le pardon n'est pas “un acte de complaisance” mais “un acte fort”...

Ainsi l'option prise en Afrique du Sud par Nelson Mandela, de pardonner, de ne pas avoir eu, jamais de sa vie, recours à la violence, à la vengeance, est une option qui “mérite réflexion”...

Certes, c'est – personne ne peut dire le contraire, une option à haut risque, que celle du pardon...

Mais sans ce risque pris, est-il possible que l'espérance d'un “monde différent” où la haine et la violence disparaîtraient, soit autre chose qu'un rêve ?

J'ai toujours dit que “tout avait un prix” (que rien n'était gratuit en ce monde)... “gratuit” dis-je, dans le sens de la facilité, autrement dit “gratuit de tout effort”...

Mort en fraude, de Jean Hougron



... Jean Hougron est un auteur Français, né le 1er juillet 1923, mort le 22 mai 2001.

En 1953 il se voit attribué le Grand Prix du Roman de l'Académie Française.

Né de parents bretons, fils de cheminot, en 1947 âgé alors de 24 ans, il travaille à Marseille dans une société d'Import-Export, qui l'envoie en Indochine où il exerce durant cinq ans, divers métiers dont chauffeur de camion, ramasseur de benjoin, marchand de bière...

Il mène donc une existence difficile, précaire et il est confronté à ce qu'est en cette époque, de 1947 à 1952, la péninsule Indochinoise sous la domination de la France (Viet Nam, Laos, Cambodge), à ce qu'est aussi, la société qui l'entoure, très inégalitaire, corrompue, hypocrite et arrogante de la part des Européens mais également de la part des "nababs" ou des "seigneurs locaux", tous trafiquants et corrompus, Asiatiques, Chinois...

En somme, le "paysage social" qui constitue le "fond dominant du tableau", dans ce roman "Mort en fraude" ; est un "paysage social" que l'on retrouve d'un bout à l'autre des empires coloniaux Français et Britannique...

Cruauté, bassesse, trahisons, orgueil démesuré, privilèges, puanteur et obscénité de ces "cercles" de privilégiés, fatalisme, indifférence, révoltes réprimées dans le sang, compromissions, trafics, etc. ... Tout cela dans une grande violence sur fond de racisme et de ségrégations "officialisées"...

Horcier, le personnage principal dans ce roman, est très malchanceux, dès son arrivée à Saigon à la sortie même du port, sa vie bascule dans la précarité... Il rencontre Anh, une jeune femme vietnamienne dont les parents vivent dans une province du Nord Vietnam contrôlée par le Viet Minh ; une relation difficile – mais forte – s'établit entre Horcier et Anh...

Un personnage "hors du commun", ce Horcier, d'une pureté, d'une intégrité, d'un courage, d'une sorte d' "humanimalité " - dis -je - en lui qui le rend proche de ce que ressentent les gens autour de lui...

Un extrait, page 324 :

“Sur son passag, les gens se retournaient. Deux sous-officiers français, installés à la terrasse d'un restaurant, échangèrent à haute voix des réflexions méprisantes sur sa tenue. Il les entendit, mais ne se détourna pas. L'un des militaires avait dit : c'est des gars comme ça qui fichent en l'air le prestige qu'on avait autrefois dans ce pays. Horcier pensa : il n'a pas tout à fait tort. Restait seulement à savoir ce qu'il fallait penser d'un prestige simplement édifié sur les signes extérieurs de la puissance. Le prestige de l'homme blanc à la colonie lui semblait parfois ravalé au niveau du "qu'en dira-t-on" des petites villes de province.”

... Un livre, dirais-je... "Fort et marquant"...

Quel serait l'espace le mieux approprié pour un travail d'écriture ?

... La Toile – ou le Web – avec les réseaux sociaux, les blogs... L'instantanéité de la communication, de la production, des échanges...

Dans ce qu'elle a de démesuré, d'immense, la Toile... Et d'aléatoire...

N'est peut-être pas l'espace "idéal" – ou le "mieux approprié" – pour "un travail et une production d'écriture ou d'œuvre d'écriture"...

Cependant, je ne pense pas que ce caractère actuel, de démesure, d'immensité, d'aléatoire, dans ce qu'il comporte aussi de banalité, de vulgarité, de "fatras", de productions hétéroclites sans avenir... Soit une fatalité...

Il n'y a point d'évolution – de quelque nature que ce soit – qui ne se fasse sans "devanciers", sans précurseurs, sans innovateurs... Qui sont – il faut bien dire- assez souvent des "dérangeants"...

En fait, encore plus souvent, d' "invisibles poussières"... Des "poussières" qui s'accumulent, n'incitent même pas à les balayer puisque le vent se chargera de les emporter...

Pour que des poussières deviennent du terreau, il faut des durées de temps peut-être comparables à des ères géologiques...

Sur la Toile, tout ce qui s'y exprime, se diffuse ; du fait d'une si grande diversité dans l'instantanéité, et aussi hétéroclite, aussi éparse qu'elle est cette diversité... Ne peut jamais s'inscrire dans une "durée de l'impact" et encore moins dans ce qui "se retient" (dans la mémoire des gens, en quelque sorte)...

S'il y a "impact", cet impact ne peut être que celui du moment où il se fait... Et puis, il y a en outre tous ces billets de blog, tous ces "posts", accompagnés ou non de commentaires, qui, de jour en jour, les uns sur les autres, même pour les blogs dont les productions quotidiennes sont classées ou ordonnées en catégories ; se fondent comme dans un tableau de peinture où n'apparaît que ce qui vient d'y être ajouté, tracé, tout le reste du contenu n'étant plus visible...

Ce sont bien là, les deux raisons – celle de l'impact dans le seul moment présent, et celle de la multiplicité des productions qui ne laisse apparaître que ce qui exprimé tel jour... Qui font que la Toile n'est pas l'espace "idéal" ou le mieux approprié, pour un "travail d'écriture" pouvant être apprécié selon la lecture que l'on fait, de ce travail d'écriture ...

Le Verbe

... Le Verbe peut être violent, iconoclaste, décapant... Ou poétique, très beau à entendre mais surtout à écouter...

Le Verbe peut être comme celui de Louis Ferdinand Céline, celui de Léo Ferré, de Coluche, de Jacques Brel mais aussi comme celui de Georges Brassens, de Jean Ferrat...

Le Verbe on en fait ce qu'on en veut... Mais à vrai dire plutôt ce que d'ordinaire ou communément il nous suscite...

Le Verbe est magicien ou charlatan...

Le Verbe ne fait pas forcément l'action, mais parfois il la provoque, il l'induit...

Ce n'est pas parce que le Verbe est violent, iconoclaste ou décapant, ce n'est pas parce qu'il se fait Kalachnikov pointée sur ce qu'il veut abattre, qu'il se fait pour autant assassin ou terroriste... En effet, par exemple pour l'humoriste "qui ne fait pas dans la dentelle" ou "qui appuie fort là où ça fait mal"; il expurge plus qu'il ne suscite ou pousse à agir... Quoiqu'il prenne le risque que ce qu'il évoque dans la caricature qu'il brosse, se réalise parce que suscité...

Le Verbe on en fait ce qu'on en veut mais c'est tout de même un moteur...

Reste à savoir si ce que l'on en fait ça change quelque chose dans la vie des gens... Et dans sa propre vie...

Il y a oui, le Verbe...

Mais il y a aussi...

Comme pour l'arbre, l'écorce et le bois dont on est fait...

L'écorce dans sa texture et qui se fait protectrice ou habit...

Le bois jusqu'en son cœur et par la sève qui l'irrigue...

Cinq fois trois cents pages tirées d'une imprimante...

... C'est Hectorion, un jeune homme d'environ 25 ans, "écrivain en herbe" et Fernand, un papy d'environ 70 ans, lui "écrivain amateur depuis son enfance", qui espèrent l'un et l'autre, parvenir à se faire connaître d'une grande maison d'édition...

Ils ont la même idée, mais ils hésitent, on va voir pourquoi...

Reproduire au moins cinq fois leur manuscrit tapé au clavier de l'ordinateur et imprimé sur feuilles A4, trois cents pages celui d'Hectorion et à peu près autant celui de Fernand.

Cinq fois donc, trois cents pages, ce qui représente 3 ramettes de papier 80grs, de 500 feuilles, une ramette coûtant 17 euro...

Et, tout de même, sachant qu'une cartouche d'encre noire de 10ml ne permet que d'imprimer environ 120 pages, il faut pour 1500 pages, au moins 12 cartouches à 13 euro la cartouche (HP).

Cinq fois trois cents pages, parce qu'Hectorion et Fernand pensent envoyer leur manuscrit à cinq maisons d'édition différentes (les plus importantes)...

Et reste encore le coût de l'envoi par la poste en colissimo, environ 8 euro...

Ils récapitulent, Hectorion et Fernand :

Trois ramettes de papier 51 euro

Douze cartouches HP noires 10ml 156 euro

Cinq envois colissimo la poste 40 euro

Total 247 euro

Ils s'étaient renseignés, Hectorion et Fernand : les "grosses maisons d'édition" exigent des manuscrits tapés à la machine à écrire (en fait au clavier d'ordinateur) et expédiés par envoi postal... Donc, hors de question d'envoi de "PDF" en pièce jointe dans un courriel...

Du coup, Hectorion et Fernand, ils ont renoncé à dépenser 247 euro pour reproduire cinq fois leur manuscrit de 300 pages, avec leur imprimante, et l'expédier à cinq maisons d'édition...

Car, se sont-ils dit : que l'on en envoie à seulement un, deux, cinq ou plus, de maisons d'édition, notre manuscrit, il y a de fortes chances sinon toutes les chances que notre texte passe à la corbeille, ou à la limite nous soit retourné, refusé...

Deux cent cinquante euro en pure perte ! Qu'ils aillent se faire foutre, tous autant qu'ils sont, les éditeurs !

Question : est-ce que les gens qui écrivent sont aussi nombreux qu'il y a 15 ou 20 ans, à expédier leurs œuvres, par envoi postal, aux éditeurs ?

Un surprenant contenu de poubelle...

... Il fut trouvé dans une poubelle : un chat mort, une batterie de démarrage électrique de tondeuse thermique, un ordinateur fracassé, un smartphone, un paquet de couscous surgelé décongelé de chez Picard, une photo en noir et blanc d'un jeune couple assis sur un banc près d'un landau dans lequel dort un bébé, un livre "le dernier homme" d'Albert Camus, un DVD de Jean Ferrat, un calendrier perpétuel en cubes et pièces de bois, deux crayons à dessin HB, 2B, un pistolet à pipi de pharmacie, une clé USB, un carton contenant des carnets, un petit sarcloir à main de jardinage, une selle en cuir de vélo, une pipe au tuyau abîmé, un GPS Garmin avec son mode d'emploi, un bâton de marche, un globe terrestre (qui avait cessé de "luminer" le contact électrique ne se faisant plus), un petit enregistreur de voix inopérant et muet dès le premier essai, un tajine fêlé, une calculatrice de poche, trois cartouches d'imprimante Hewlett Packard, une montre Casio qui, la nuit, ne "luminait plus", un grand et épais verre à pied ébréché, Une cafetière italienne ... Entre autres objets jetés dans cette poubelle...

Il s'avéra après enquête approfondie autour des containers d'ordures ménagères du quartier, par des inspecteurs de la Brigade de la Voie Publique, que c'était un certain Hectorion Fourmiélet domicilié 34 rue des Acacias lotissement Les Alouettes à Sainte Purge du Ragondard dans le Chou et Loir, qui avait "foutu en l'air son monde dans lequel il vivait"...

Cependant, la question se posa, au sujet du pistolet à pipi, et il s'avéra, renseignements pris auprès de voisins d'Hectorion, que ce dernier avait été apeçu à plusieurs reprises depuis plus de six mois, chaque jour, jetant dans son jardin le contenu du pistolet... Hectorion avait une fois à l'un de ses voisins, confié, qu'il pissait dans un pistolet à pipi, au lieu de se rendre aux toilettes, lorsqu'il pianotait durant des heures sur le clavier de son ordinateur, les volets de sa maison, soit dit en passant, encore fermés à dix heures du matin...

"Foutre en l'air le monde dans lequel on vit"... Déconcertant! Étonnant! ... Avec peut-être l'idée d'un "suicide sans se pendre ou se foutre une balle dans la tête" ; en somme de se "désexister" en détruisant des objets et des réalisations personnels mais tout en étant curieux de voir "comme après la mort avec une âme voyante" ? Observer ce que pourrait être la lecture par les autres, d'un suicide sans mourir, aux alentours d'un "soi désexisté", après avoir délibérément foutu son monde en l'air ?

La réponse la plus probable à l'interrogation de ce qui va se passer... C'est... Qu'il ne se passe rien d'autre que ce qui se passe sans nous... Autrement dit, tout ce qui est possible sans nous...

Frantz Kafka avait demandé à son ami Max Brod, de détruire ses écrits après sa mort... Ce que Max Brod n'a pas fait...

Arthur Rimbaud à l'âge de 20 ans a cessé d'écrire et s'est lancé dans une vie aventureuse...

Peut-être d'autres écrivains ont-ils à un moment de leur vie, cessé d'écrire, ou détruit leurs œuvres... Lesquels je n'en sais rien (on ne peut "tout savoir", n'est-ce pas?) ...

Les dinosaures

... Regardé jeudi 22 avril au soir sur France 5, à 20h 30 “le temps des dinosaures”...
Ah... Oui... “Mes copains dinosaures” ! Je me suis laissé convaincre par ce documentaire scientifique (rire)... Bon, c’est vrai, question dinosaures, j’étais “déjà convaincu”...
J’ai pensé aux “créationnistes” – de “tout poil sinon de toutes plumes” (rire)... Aussi bien des chrétiens que des Judaïques que des mahométans... Qui croient que c’est Dieu qui a créé le monde, et l’homme et la femme... Et qui tiennent pour “fable” les dinosaures et les ères géologiques, en dépit des découvertes scientifiques, archéologiques, paléontologiques...
L’Homme sur Terre depuis seulement 6000 ans ? Les anges qui sonnent de la trompette dans le ciel?

Un “paradis de miel, de jeunes vierges et de jardins enchantés” ?

Ah, oui, y’a aussi mes copains les coléoptères... (Un bousier sur le dos je le remets sur ses pattes)...

Dieu créateur ?

Alors, pas seulement rien que de la Terre...

Les “jours” sont des ères...

Ce que les scientifiques des origines de l’univers (selon la théorie du Big Bang) appellent “l’ère de Planck” (un temps sans durée entre un instant zéro inatteignable et l’instant du Big Bang)... C’est peut-être dans ce temps là qu’il faut l’aller chercher, imaginer, concevoir... Dieu ou Jéhovah ou Allah...

Un temps de “gestation”, ou de création, ou de planification... comme on veut... Où “tout” se prépare, comme “né avant d’être né”... Je verrais les choses plutôt comme ça...

Cela dit, comment peut-on en arriver, dès lors que des civilisations et des sociétés commencent à se faire, à tuer des gens au nom d’un Dieu... Ou de la Science, de quelque idée du bonheur ou du progrès, ou même encore au nom de la liberté, de quelle liberté d’ailleurs et pour qui ?

Bon, c’est vrai, les dinosaures – surtout les carnivores- “ils faisaient pas dans la dentelle” ! ... Le Minou, lui non plus, “ne fait pas dans la dentelle” avec la souris ! ... Et le bousier, il dit pas merci quand l’humain le remet sur ses pattes...

“Il était une fois” ...

... Tout a commencé à un moment où l’espace (l’univers que l’on connaît aujourd’hui dans son immensité) avait un diamètre de $1,62 \times 10^{-35}$ mètre...

Cette longueur de $1,62 \times 10^{-35}$ mètre, c’est ce que les scientifiques appellent “la longueur de Planck” (du nom du physicien Allemand Max Karl Ernst Ludwig Planck, né le 23 avril 1858 mort le 4 octobre 1947, l’un des fondateurs de la mécanique quantique)...

C’est la mesure la plus petite concevable, selon les connaissances actuelles en mathématiques et en physique...

Imaginez déjà $1,62 \times 10^{-1}$ mètre : $1,62 \times 1$ centimètre (un trait d’un peu plus d’un centimètre et demi, pas même le bout d’un doigt de main humaine)...

Et essayez d’imaginer alors - “pour commencer”- un trait qui serait 1 million de fois plus petit que la longueur du bout de doigt d’une main humaine...

Inutile d’aller plus loin, c’est inconcevable à l’esprit humain, un trait, de centaines de milliards de milliards de fois plus petit que la longueur du bout de doigt d’une main humaine...

C'était pourtant la taille de l'univers à l'origine : une "sphère" (façon de parler) d'un diamètre de $1,62 \times 10^{35}$ mètre...

Depuis ce moment originel jusqu'à nos jours, 13,7 milliards d'années se sont écoulées, temps durant lequel le diamètre de l'univers connu (ou sa longueur on va dire par sa "tranche") est passé de $1,62 \times 10^{35}$ mètre, à $8,8 \times 10^{23}$ suivi de 23 zéros kilomètres c'est à dire 880 000 milliards de milliards de kilomètres.

Il faudrait 93,016 milliards d'années à la vitesse de la lumière, pour "traverser" l'univers actuellement connu – et "observable" (avec les télescopes les plus perfectionnés)...

La vie dans l'univers commence – sur la Terre et ailleurs où possible – il y a 3,7 milliards d'années, à partir de molécules simples partout présentes dans l'univers : des molécules qui parviennent à s'associer, ces molécules s'étant élaborées avec les principaux constitutifs de la vie (le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote)...

La question se pose, cependant, d'une possibilité d'origine de la vie, lorsque l'univers n'était pas encore âgé de 10 milliards d'années et dans l'état et la dimension en lesquels il se trouvait alors, avant les derniers 3,7 milliards d'années...

Il y a peut-être un lien entre les conditions nécessaires à l'éclosion de la vie (dans ses formes les plus simples) , et l'état dans lequel se trouve l'univers avant les 3,7 derniers milliards d'années...

One day I'll fly away

... "Un jour je m'envolerais au loin", de Randy Crawford...

<https://www.youtube.com/watch?v=tH2rgPqi8Ag>

... Durant les jours du mois d'avril en 2002, à Tartas dans les Landes...

Assis sur un banc dans mon jardin en pensant aux dernières corrections suggérées par la conseillère littéraire que j'avais choisie, pour mon livre en préparation "Au pays des guignols gris"...

Ou, toujours assis sur ce même banc lorsque j'entendais chanter le paon d'Yvette ma voisine qui habitait au bout du chemin menant vers la Midouze, dans sa maison du "Cap Nègue"...

Ou lorsque je voyais ma chatte Matoune poursuivre un autre chat au fond du jardin là où jadis "Mamy" (ma grand mère) faisait bouillir sa lessive sur un fourneau surmonté d'un long tuyau...

Ou encore lorsque je "jardinai", arrachant des mauvaises herbes ou retournant à la bêche un coin de terre...

Et que de l'autre côté de la clôture me séparant de la maison et du jardin des voisins, j'entendais rire et voyais jouer les filles d'Alain et de Priscilla mes voisins de l'époque, filles alors âgées de 10, 6 et 2 ans...

Et que gambadaient dans le jardin des voisins leur chien – dont je ne me rappelle plus le nom – et leur chatte Osiris tigrée de roux et de blanc, et encore le lapin des filles, et les deux poules qui visiblement ne finiraient pas au pot mais donnaient chaque jour des œufs, émettant un magnifique "cot'cot'codec"...

... J'écoutais, j'écoutais... One day I'll fly away, de Randy Crawford – pour ainsi dire “en boucle”...

Le souvenir récent – sans doute de l'année d'avant en 2001 – du passage d'une barquette de cerises “de mon cerisier” par dessus la clôture... Cerises que j'avais offertes à Priscilla, jeune femme très sympathique et enjouée, qui avait sur le cou une petite tache brune... M'inspira, dans un passage de mon livre en préparation, pour le portrait que je réalisais, d'une femme, personnage parmi d'autres dans un épisode du livre...

Jardinant, retournant la terre à la bêche, mon radio cassette posé dans une allée, j'écoutais “à fond la caisse” un CD “des plus belles voix féminines” (une compilation) dont dans la liste, Randy Crawford “One day I'll fly away”... Jetant de temps à autre un coup d'œil tout rempli de ce qui m'habitait l'âme, vers les filles de Priscilla et d'Alain, sur les sauts de la chatte Osiris, et sur Alain qui brûlait de vieilles planches pourries dans un grand fût...

Cette chatte Osiris, adorable et si mignonne, un peu friponne peut-être, je l'ai gardée durant une semaine chez moi lors de vacances prises par Priscilla et Alain... Elle travaillait dans un cabinet médical à Mont de Marsan et lui, dans une entreprise d'installation chauffage sanitaire, à Mont de Marsan également...

Ils ont quitté leur maison en été 2006... Je les ai beaucoup regrettés...

Je me souviens... Lorsque mon livre fut exposé, en vente, à la maison de la presse de Tartas, en 2003 ; à l'idée que Priscilla et Alain aient pu voir exposé mon livre, j'étais tout de même, je l'avoue “assez ému”...

Un rêve, fin de nuit, ou matin vers 3 h cette fois, samedi 24 avril

... Cela se passe dans un futur très proche, durant peut-être le mois d'août 2021... Nous sommes encore, question réunions amis et parents ou de connaissances en groupe, ainsi que pour se rendre dans des lieux de festivals ou de manifestations culturelles, des salles de spectacles... Quelque peu limités avec la crise du covid qui, “ne bat pas tout à fait de l'aile” et se livre de ci de là, à quelques “petites envolées”...

Avec trois amies dont je ne cite pas le nom ici, trois amies -en fait les filles d'une “très grande amie de très longue date” (hélas disparue depuis 14 mois)... Nous avons convenu d'assister à un spectacle un soir d'été, en salle, dans une grande ville de la région “Grand Est”...

Dans le rêve, la nature de ce spectacle n'est pas précisée...

En effet, dans les rêves que je fais et dont je me souviens, pouvant les écrire, certaines choses, personnes, situations, lieux, ne sont pas toujours précisés, ou au contraire apparaissent dans le moindre des détails...

Au soir dit, j'arrive, présente mon billet d'entrée, de nombreuses personnes ont déjà pris place dans la salle ; les billets sont numérotés, indiquant la place en réservation...

La place m'étant attribuée se trouve sur la même rangée que celle où ont pris place mes amies, mais dans l'autre moitié de la salle, de telle sorte que je peux les apercevoir de côté... Elles ne sont que deux, l'une d'entre elles n'ayant pas pu venir, donc une place est libre à côté d'elles.

À côté de moi est assise une dame que je connais très bien, je puis la nommer, elle s'appelle Reine, et c'est la femme de ménage “en second” du bureau de poste où j'ai travaillé de 1976 à 1999 à Bruyères...

Avant de poursuivre, une explication ici s'impose :

Souvent dans les rêves que je fais, les époques et même parfois les lieux, se mélangent ou se superposent, ou s'imbriquent... Cette Reine, elle est morte depuis déjà bien des années, et j'ai quitté la poste de Bruyères en janvier 1999...

Le rêve, il se situe bien en août 2021, mais je suis en même temps, comme encore à la poste de Bruyères (Vosges) et Reine, je la vois vivante... Et, on est "dans le deuxième été du covid"...

... C'est, je viens de le dire, Reine, la "femme de ménage en second", en effet, "c'est/c'était" Madame Yvonne Kinet, la "femme de ménage en chef"...

Reine, c'est une fille orpheline, de l'Assistance Publique, qui a perdu ses parents très jeune, qui est comme on dit "un peu simplette"... Un tuteur désigné s'occupe de ses affaires, elle ne sait ni lire ni écrire... Mais... Elle "sait parler", elle exprime des choses tout à fait censées, avec ses formulations de langage, sa spontanéité, sa franchise, elle est d'une grande, très grande sensibilité... En somme, elle est, dis-je "d'une autre culture"...

Autant que je me souvienne, du temps où j'ai "bossé" à la poste de Bruyères, j'étais "assez copain" avec Reine ; j'étais le seul parmi les facteurs et parmi mes collègues du "service général", qui "ne se foutait pas de sa poire" ! Nous avons même lors de "pauses café casse croûte" dans la salle de repos et de réunion, Reine et moi, de "grandes conversations"...

Je reviens à la soirée du spectacle...

Venant tout juste de prendre place, j'aperçois l'une de mes deux amies qui me fait un signe pour me dire que la place à côté d'elle est libre...

Précision au sujet de Reine : elle a eu son billet par une association de son village dont le président a tenu à ce qu'elle puisse assister à ce spectacle...

Au signe de mon amie, j'hésitai à venir prendre place à côté d'elle, je pensais à tous ces mois durant lesquels nous ne nous étions pas vus, à cause de la crise du covid, je m'en trouvais tout malheureux, mais je ne voulais pour rien au monde "faire faux bond" à Reine, craignant de la décevoir en m'éloignant délibérément d'elle...

Je décidai finalement de rester assis à côté de Reine, le signifiai d'un geste à mon amie, et me disais que lors de l'entr'acte je pourrais rejoindre alors mes deux amies...

L'écriture, un exercice difficile...

... L'écriture mais aussi la parole et plus généralement toutes formes d'expression, sont des "exercices difficiles", et cela en dépit d'une "facilité" que l'on peut avoir à exprimer, notamment par la parole ou par l'écriture, ce que l'on destine à un public...

Qu'est-ce qui peut être public, vraiment public ? Et qu'est-ce qui s'adresse à seulement quelques personnes en particulier (des amis, des "intimes", des connaissances de longue date) ? Cette "facilité" à pouvoir exprimer, ne rend-elle pas "poreuse" la "frontière" entre ce qui s'adresse à un public élargi, autrement dit "à tout le monde" ; et ce qui s'adresse plutôt à un public restreint ?

Peut-être que la réponse à cette question se situe dans une dimension ou dans un espace de communication qui serait celui "d'amis par extension"... C'est à dire un "espace en développement" (comme un univers se dilatant peu à peu) et dans lequel s'agrègent aux mondes déjà existants qui sont des mondes amis, d'autres mondes devenant aussi amis...

Le “petit conte” du jour ...

... Philipou s’est installé dans le Lubéron en 2014.

Du temps où il vivait en Bretagne et était lycéen, il avait une amie, Jennifer, avec laquelle il demeura en relation jusqu’à la fin de ses études...

En 2008 lorsque Jennifer s’est mariée, Philipou avait été invité au grand apéritif géant ainsi qu’au repas du mariage...

Cependant, après 2010 ou 2011, Philipou et Jennifer cessèrent peu à peu de se donner des nouvelles...

“La vie qui court, le travail, les occupations... Des uns et des autres”...

En 2019 Jennifer et son mari Séverin, décident de passer deux semaines de vacances dans le Lubéron au mois d’août où ils comptent se livrer à des activités de randonnée sportive et de parapente...

Par des parents de Jennifer encore en relation avec Philipou, ce dernier apprend que Séverin et Jennifer vont séjourner, sans doute en chambre d’hôte, pas très loin de chez lui...

Avec les téléphones portables, les smartphones, reliés à internet, Facebook, Messenger... Les listes de “contacts” – nouveaux, actuels ou anciens – un simple clic, et une communication s’établit...

Donc “la vie qui court, le boulot, les occupations des uns et des autres”, oui certes, mais c’est plus un “obstacle”... En effet, que ce soit sur la cuvette des WC, dans une queue à la caisse du supermarché, en “trois coups de cuillère à pot”, bref “sans avoir à se prendre la tête pour un grand discours”... Un petit coucou à son pote/sa potesse, juste des nouvelles en trois quatre mots, salut/à plus... On est plus au temps où l’on tournait les pages d’un calepin pour trouver le numéro d’un ami, d’une de ses connaissances, d’un proche qui vit loin...

Mais bon... Le tout c’est d’y penser, à ce pote, à cette potesse !

Toujours est-il que, dans cette affaire de séjour de vacances de Jennifer et de Séverin dans le Lubéron où vit Philipou depuis 2014...

Ni Jennifer et Séverin, ni Philipou, n’ont seulement l’idée d’un “p’tit coucou”... D’ailleurs – bonne question – qui, de Jennifer ou de Philipou, doit-il le faire le premier, le “p’tit coucou” ?

Et passe le séjour de vacances dans le Lubéron, de Jennifer et de Séverin... Silence radio total réciproque... Pas la moindre idée de part et d’autre, d’une rencontre à la terrasse d’un café, à défaut d’une invitation de Philipou ou d’un passage un après midi ou un soir, de Jennifer et de Séverin chez Philipou...

Ainsi va la vie...

Petite réflexion du jour ... Entre autres passées et à venir...

... Si un écrivain, un auteur, un artiste (musicien, peintre, etc...) par l’œuvre qu’il réalise, de tout ce qui, en lui l’habite sa vie durant, et y mettant une sorte de “rage”, de détermination, de

permanence... Ne serait ce même que dans quelques unes de ses productions... Si son œuvre peut être qualifiée de “schizophrénique”, alors, le “Château des rêves” du facteur Cheval est une œuvre “schizophrénique”, et le facteur Cheval lui – même, est “schizophrène”...

... Et c’est “toute la littérature, tout l’art, qui est “schizophrénique”... Sauf... Ce qui “braie bien”, “ce qui “se vend bien”, ce qui fait la popularité des salons et des expositions... Sans pour autant il faut dire, passer à la postérité... Quoique parfois si, mais pour combien de temps ? ...

Les fous et les solitaires

... “Seuls les fous et les solitaires peuvent se permettre d’être eux-mêmes. Les solitaires n’ont jamais personne à qui plaire et les fous s’en foutent complètement de plaire ou pas.”

[Charles Bukowski]

... Charles Bukowski, avec son ami et éditeur John Martin, de Black Sparrow Press, qui a introduit dans la littérature américaine – et dans la littérature “en général” – John Fante (1909-1983) romancier Américain, un écrivain atypique et provocateur, en rééditant “Demande à la poussière”, œuvre faisant partie d’un cycle autobiographique commencé avec “Bandini”...

... Les fous et les solitaires, en fait, ne se posent même pas la question de savoir s’ils sont oui ou non, eux-mêmes : ils le sont naturellement, eux-mêmes depuis leur enfance, et le demeurent, eux-mêmes, toute leur vie...

Il est assez rare que les fous et que les solitaires soient “de formation universitaire” et s’ils leur arrive d’être de formation universitaire, alors, ils deviennent des fous et des solitaires “cotés sur le Marché” – pour quelques uns d’entre eux, peu nombreux tout de même – ou “bouffons ou amuseurs ou mascotes” dans un ordre social, dans un ordre de pensée, où prévalent les modes, les engouements... Ou encore, pour quelques autres de moindres formations, dans le monde d’aujourd’hui “internétisé connecté”, pour autant que leur vécu, leur expérience, leur éventuelle facilité d’élocution, de langage, leur prêtant vie publique de suiveurs et de commentateurs dans les réseaux sociaux ; en fasse les bénéficiaires de quelque audience...

Les fous et les solitaires, vraiment dans “leur genre”, atypiques, inassimilables, qui en général ne plaisent à personne, totalement eux-mêmes, se foutant des podiums et des compètes, mais “cultivent” avec autant de détermination et de rage, la terre en eux et les terriers dont ils sont faits, se foutent aussi complètement d’entrer ou de ne pas entrer dans les “panthéons” des uns et des autres... D’ailleurs, pensent-ils “sans y penser”... Que les “panthéons” sont comme de beaux pantalons dont on affublerait des marionnettes grandeur humaine, des pantalons “patchwork”...

... Un “bémol” cependant... Et “de taille”... Au sujet des fous et des solitaires...

Lorsqu’ils se servent, outre des armes qui sont celles de leur langage, d’armes dites blanches ou d’armes à feu... Et se font tueurs, assassins... Là, “ça ne va plus du tout”... Passe encore qu’ils soient des schizophrènes, mais des tueurs, non...

